



Je n'obéis ni ne commande à personne ; je vais où je veux ; je fais ce qui me plaît ; je vis comme je peux ; et je meurs quand il le faut. (N. AUBIN.)

Vol. I.—No. 4.

OTTAWA, 22 NOVEMBRE 1879.

PRIX : UN CENTIN.

## Feuilleton.

### CHRISTOPHE.

#### I.

Il y avait autrefois, dans un village près de Montréal, un pauvre innocent qu'on appelait Christophe. C'était un grand enfant errant et mendiant par les chemins, et comme il était doux et inoffensif, personne ne lui refusait une place au foyer de la famille. Rarement les petits garçons lui jetaient des pierres, et les jeunes filles s'en allant aux champs ne manquaient pas de le lutiner en passant, riant de tout leur cœur de son air effarouché.

La nature avait fait de Christophe un être étrange, impossible et plein de contrastes.

Ainsi, il était muet, mais pas sourd ; il avait une bouche énorme avec des dents éblouissantes qu'enviaient les fillettes ; ses cheveux jaunes en friche ombrageaient un front bas et déprimé, marqué du sceau de la stupidité, tandis que ses yeux bleus adorablement beaux brillaient purs et limpides comme les pervanches des bois.

Il s'en allait sur ses longues et maigres jambes, le dos voûté, vêtu de haillons, sa chemise ouverte laissant voir sa poitrine grêle et hâlée, souriant d'un sourire navrant, dodelinant la tête et sifflotant sans cesse un air aigu et strident, pareil au cri des grillons dans les champs.

Mais voici qu'un beau jour Christophe devint bien triste ; son sourire disparut, ses yeux devinrent à la fois plus doux et plus brillants ; on n'entendit plus son refrain... Un dernier malheur venait de frapper ce malheureux : Christophe, le pauvre fou, était amoureux !

#### II.

Oui, amoureux de Jeanne Lambert, la plus jolie fille de la paroisse.

C'est que Jeanne était si compatissante pour le pauvre idiot !... Le père Lambert était forgeron à l'entrée du village, et quand Christophe passait devant sa forge, Jeanne ne manquait pas de l'appeler pour lui donner un bon morceau de pain de seigle ; et si c'était l'hiver, elle le faisait asseoir devant lâtre pour sécher ses vêtements, et partageait avec lui le repas de la famille.

Un jour que l'innocent était tombé dans un fossé, Jeanne avait voulu panser elle-même son front meurtri ; mais au contact des douces mains et sous la pure haleine de la jeune fille, qui se penchait sur lui comme une sœur de charité, l'infortuné se sentit défaillir ; un frisson convulsif agita ses membres, une extase inconnue inonda son cœur.

Soudain il se leva, et au grand étonnement des gens rassemblés, il prit sa course à travers les bois.

#### III.

Depuis ce jour, l'idiot n'osa presque plus passer devant la demeure du père Lambert ; et quand Jeanne lui parlait, il devenait blême, puit rouge, et se mettait à trembler comme la feuille. Seulement, quand la nuit était tout à fait venue, il se glissait furtivement dans le verger du forgeron, et là, caché sous quelque porche de grange ou derrière quelque chariot, il contemplait pendant de longues heures la fenêtre silencieuse de Jeanne. Dieu seul et lui ont pu savoir les éblouissantes visions qui venaient illuminer son âme pendant ces heures de contemplation ! Et Jeanne, en s'éveillant était sûre, le matin, de trouver

sur sa fenêtre un frais bouquet de fleurs des champs.

#### IV.

Christophe était si absorbé par son amour, qu'il oubliait de visiter les gens pour recueillir son pain quotidien. Aussi devenait-il d'une pâleur et d'une maigreur affreuses. Parfois Jeanne lui disait :

— Que t'avons-nous donc fait, mon pauvre Christophe ? on ne te voit plus. Tu parais bien triste et bien souffrant... Pourquoi trembles-tu quand je te parle ? Tu ne m'aimes donc plus ?... T'aurai-je fait de la peine sans le vouloir ?...

A ces douces paroles, le malheureux muet secouait négativement la tête et se mettait à pleurer à chaudes larmes.

Jeanne ignorait toujours la cause des souffrances de Christophe, et quand le dimanche elle se promenait, fraîche et joyeuse, avec le petit Jean-Marie-Jacquot-Charlette à Jean Ignace, son fiancé, le long des peupliers de la rivière, elle ne se doutait guère que le pauvre idiot, caché dans les saules, les suivait d'un long regard éploré, et cachait en sanglotant dans la mousse humide son front embrasé par la fièvre et l'amour.

#### V.

Qu'à donc Christophe ce soir ?... Il court, l'œil hagard, ruisselant de sueur, ainsi qu'un loup blessé, à travers les champs... Ils court, mais une force invincible le ramène toujours vers cette demeure du forgeron, vivement éclairée, et d'où partent de joyeux bruits d'instruments.

Eperdu, l'idiot se cramponne à la fenêtre, et ses yeux avides plongent dans la salle. Il voit les jeunes garçons du village faisant danser leurs amoureuses, et Jeanne, en frais costume de mariée, au bras de son fian-

cé, qui la contemple avec bonheur. Qu'ils sont beaux tous les deux et qu'ils ont l'air heureux ! Jeanne, surtout, est ravissante avec son bouquet de fleurs d'oranger coquettement posé à son corsage. Christophe voit tout cela, et Jeanne lui avait dit la veille :

— Mon bon Christophe, je me marie demain... Ne manque pas de venir, tu seras de la fête.

L'idiot est venu, mais c'est pour s'enivrer de sa douleur ! Et pourtant pas un seul mouvement de haine contre ce couple heureux n'agit encore son cœur... Il souffre d'un mal inouï, voilà tout...

Le quadrille est fini, chaque danseur embrasse sa danseuse. Christophe voit Jean-Marie-Jacquot embrassant aussi sa jolie petite femme, toute rouge de plaisir. A cette vue, l'idiot n'y tient plus, un vertige le saisit... Il tombe comme une bombe au milieu des danseurs stupéfaits, renverse le marié, étire Jeanne dans ses bras, imprime sur sa bouche un baiser délirant, lui arrache son bouquet d'épousée et disparaît comme l'éclair...

#### VI.

Il y a quelques années, des jeunes gens, explorant une grotte des environs, dans la forêt, découvrirent à la lueur des torches un cadavre desséché étendu la face contre terre. Il était couvert de haillons, et sa main crispée tenait fortement serré contre ses lèvres un vieux bouquet fané. Ce cadavre était celui de Christophe, et ce bouquet était le bouquet de Jeanne Lambert !

Combien de pauvres cœurs, hélas ! naissent ainsi pour souffrir, se consomment et meurent, comme celui de Christophe, dans l'ombre et la résignation !

ERNEST de VALMONT.